PREMIÈRE PARTIE

ABANDON DE MORELIA

I

Morelia en février 1867. — Évacuation de Morelia.

Durant les premiers jours du mois de février 1867, la ville de Morelia, capitale du Michoacan, offrait un aspect inaccoutumé. Les casernes et les anciens couvents regorgeaient de troupes ; le quartier de l'artillerie surtout, dans lequel se trouvait aussi l'arsenal, était l'endroit où se déployait le plus d'activité ; on y construisait et réparait le matériel de guerre ; on y chargeait sur des chariots disgracieux, mais solides, des munitions et des armes prises aux dissidents, à la suite de nombreuses victoires.

De leur côté, les autorités s'occupaient activement, dans les salles de la Préfecture, à faire ren-

trer, au plus tôt, dans les caisses de l'intendance militaire, le produit d'un emprunt forcé, trouvé d'abord très-lourd par les imposés qui s'exécutaient de mauvaise grâce.

Impérialistes et républicains se demandaient, avec inquiétude, ce que signifiait tout ce mouvement. Les impérialistes, l'esprit abattu, songeaient qu'à cette heure les dernières troupes françaises se disposaient à s'embarquer à Vera-Cruz. Les républicains voyaient, dans cette agitation fébrile qui régnait autour d'eux, les signes précurseurs de l'abandon de Morelia, et s'en réjouissaient en secret.

L'appui de la France faisant défaut, l'Empire n'avait plus pour le soutenir que les troupes conservatrices, tant dédaignées depuis la fin de 1864, en dépit de leur fidélité et de leurs triomphes. L'empereur Maximilien avait commis la faute impardonnable de négliger la réorganisation de l'armée nationale, pour laquelle il professait un mépris mal dissimulé ; il comptait trop, après le départ des troupes interventionnistes, sur les Autrichiens et les Belges. Malheureusement, les légions autrichienne et belge, troupes des plus médiocres pour faire une guerre aussi pénible que celle du Mexique, et dont l'entretien avait coûté,

sans grande utilité, des sommes énormes dans les temps de prospérité, s'embarquèrent aussi, abandonnant leur souverain, dès que celui-ci se vit dans l'impossibilité de les payer régulièrement.

La situation au Mexique redevenait la même qu'avant l'Intervention. La fusion des partis extrêmes, ce beau rêve de l'empereur Maximilien, était décidément reconnue comme impossible. Malheureusement, l'Empereur avait dépensé en pure perte trois années pour s'attacher le parti libéral, le comblant d'éloges, de prévenances, et confiant les fonctions les plus importantes à des ennemis, qui ne reconnaissaient l'Empire que dans un but d'intérêt personnel. Pour plaire davantage aux libéraux, ou du moins à ceux qui prenaient ce titre, il avait éloigné, sous différents prétextes, tous les hommes marquants du parti conservateur, tels que MM. Almonte, Gutierrez de Estrada, Miramon, Marquez, etc. En dernier lieu cependant, quand il vit que la lutte n'avait pas pour origine une question de principes mais de partis, il s'appuya sur ceux qui l'avaient appelé au trône ; mais il était trop tard.

La guerre civile menaçait de recommencer plus implacable que jamais.

Sur ces entrefaites, nous vîmes arriver à Morelia

les débris de la garnison de Zamora, la place la plus importante du Michoacan après Morelia. Zamora avait été attaquée par toutes les forces libérales réunies du Sinaloa, du Jalisco et du Michoacan. La garnison n'était pas nombreuse, mais celui qui la commandait était un des meilleurs et des plus braves officiers du Mexique : le colonel D. Juan Berna. Celui-ci repoussa les libéraux, mais les munitions venant à manquer, il se fraya un chemin à travers les assiégeants, avec la garnison, et vint, en marchant comme les Mexicains seuls savent marcher, rejoindre les troupes concentrées à Morelia.

A Zamora, ville accusée d'impérialisme, les républicains firent ce qu'ils faisaient ordinairement dans toute ville nouvellement occupée par eux. Au moyen de la *leva*, — levée forcée, — ils prirent tous les hommes valides pour augmenter leurs bataillons. Ils frappèrent les riches et les commerçants d'amendes et d'emprunts forcés, pour se procurer de l'argent. Des réquisitions leur fournirent des armes, des chevaux et des approvisionnements.

« Qui veut la fin veut les moyens. » Voilà ce que se disent les partis au Mexique comme ailleurs. Cet axiome fit triompher facilement le parti juariste.

Cependant, au milieu de l'écroulement général, la prise de Zacatecas par Miramon fit renaître un peu d'espérance parmi les impériaux.

Le général Mendez attendait les forces républicaines dont on annonçait l'approche sous le commandement de Corona et de Regules, lorsque la nouvelle de la déroute du général Miramon à San Jacinto lui arriva, suivie presque aussitôt de l'ordre de se replier sur Queretaro, ordre qu'il dissimula jusqu'au moment de notre départ. Néanmoins, le 12 février, nous comprîmes que nous étions à la veille d'évacuer Morelia. En effet, le lendemain 13, au matin, toutes les troupes étaient échelonnées sur la place principale et dans les rues adjacentes. Le général Mendez vint au milieu de nous et, s'adressant à ses soldats dans une improvisation mâle et chaleureuse, il leur apprit que l'empereur Maximilien les appelait près de lui; qu'ils quittaient le Michoacan en vainqueurs et par suite de circonstances indépentes de sa volonté, mais qu'il espérait les y ramener promptement. Dans cette harangue, que notre vaillant chef prononça d'une voix de stentor, il nous montra toute la douleur qu'il éprouvait en évacuant Morelia devant un ennemi qui n'osait pas se montrer et qu'on at-

teignait rarement, même après une poursuite acharnée.

Inutile de dire combien ses paroles énergiques trouvèrent d'écho dans nos cœurs. Ce qu'éprouvait le général Mendez, nous l'éprouvions tous. Nous abandonnions la ville à regret. Aux balcons, beaucoup de femmes pleuraient, et une partie de la population paraissait plongée dans la consternation.

Nos troupes, dont le noyau se composait des restes de l'ancienne division Marquez ralliée à l'Intervention française, opéraient dans la province depuis 1863 et avaient conquis l'estime de tous les habitants par leur valeur et leurs habitudes de discipline.

Le général Mendez et son escorte abandonnèrent la ville les derniers, aux cris de : — Vive l'Empereur ! Nous y répondîmes par des cris non moins enthousiastes, en acclamant notre vaillant général devenu notre idole depuis longtemps.

Les républicains se gardèrent bien de donner signe de vie. Un seul d'entre eux, voyant l'escorte du général s'éloigner, cria : — *Vive la liberté !* Il aurait mieux fait de se taire ou du moins d'attendre pour nous narguer, que l'escorte se fût éloignée tout à fait, car un cavalier l'ayant entendu,

revint sur ses pas au galop et lui fendit la tête d'un coup de sabre.

Après notre départ, la ville resta quelques heures sans autorités. Le commerce s'arma, mais inutilement. Disons-le, à la louange de la population : aucun excès ne fut commis. Les émeutiers, conduits par les mauvaises têtes de l'endroit, se contentèrent de briser à coups de pierres les fenêtres de la maison de la senora Roman de Malo, dame d'honneur de l'impératrice Charlotte, et de demander l'emprisonnement des gens compromis qui avaient osé rester dans la ville.

La propriété respectée dans une ville abandonnée par ses autorités ! Voilà ce que nous avons vu quelquefois au Mexique, et qui parle en faveur des bons sentiments du peuple mexicain.